

Culture



Joseph PESTIEAU, *Guerres et paix sans État*, Montréal, Hexagone, 1984. 116 pages, cartes, bibliographie

Eric Schwimmer

Volume 5, numéro 2, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schwimmer, E. (1985). Compte rendu de [Joseph PESTIEAU, *Guerres et paix sans État*, Montréal, Hexagone, 1984. 116 pages, cartes, bibliographie]. *Culture*, 5(2), 107–108. <https://doi.org/10.7202/1078307ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

harmony. The importance to women of their role as nurturers of social relations and of ties to land is evident in 'yawulyu' rituals which are concerned with the maintenance of relations to land (152). Ties to land, or country, constitute 'linkages to ritual tracks of land', these tracks being 'dreaming ranges' traversed by ancestral mythological beings (233). Such ties are established through one's kin, classificatory kin, and affinal relations. They form the basis upon which one's social identity is determined (90), and upon which access to and rights in land are ascribed. Shared ties to land serve as a basis for establishing or 'forging' links and social networks over large stretches of territory (134): through these ties, access is gained to different ecological zones and the varying resources encompassed by each (50). Bell argues that women and men are 'joint owners and managers of land' (237), each assuming equal responsibility for the establishment and preservation of these socially and spiritually important ties.

Bell documents women's rituals in some detail, describing dance performances, myths, songs, and the symbolism employed within them. Throughout her description, Bell adamantly rejects the contention of earlier ethnographers and anthropologists that the lives of Aboriginal women may be characterized as 'largely profane' (229). She argues that women's rituals constitute a ceremonial complex which is meaningful and rich in terms of both the traditional and contemporary significance it holds for women and for Aboriginal society as a whole.

In addition to women's ceremonies, Bell also describes the role which women play in certain male ceremonies, in particular male initiation rituals. Bell argues that not only are women knowledgeable of most aspects of these ceremonies, but also that women perform key roles in them. These roles include the feeding and nurturing of boys, the negotiation of marriage arrangements through the nomination of initiates' future mother-in-law, and thus spouse, and the 'turning around' of boys to become men (210).

Regarding the presentation of this work, Bell's style is florid and insuccinct, and the overuse of such stock phrases as 'checks and balances' is irksome. Bell's ethnographic and historical introductions, which comprise nearly one-half of this volume, are by any standard overly long. Little attention has been given to the role of women in economic activities, nor to the importance which ties established to and through land play in the Aboriginal economy. Details of social structure and kinship are relegated to an appendix, and the nature of contemporary interrelations between

Aboriginal women and men, outside of the 'jimili' camps, could be more fully covered.

Despite minor flaws, however, Bell's analysis of the social position of Aboriginal women in Central Australia — their world view and ritual activities — constitutes an important, insightful and for anthropologists, long-awaited contribution to Aboriginal ethnology.

Joseph PESTIEAU, *Guerres et paix sans État*, Montréal, Hexagone, 1984. 116 pages, cartes, bibliographie.

Par Eric Schwimmer
Université Laval

M. Pestieau est un philosophe qui veut expliquer pourquoi les sociétés sans État faisaient la guerre et comment elles parvenaient à conclure la paix. Lecteur avide des données et des théories d'ethnologie, l'auteur en connaît bien les lacunes et les impuissances. Voyageur intrépide, il a appris de sa propre observation comment lire le « non-dit », les connotations implicites de ces textes ethnographiques, connotations transparentes pour ceux qui connaissent les cultures en question, mais pleines d'embûches pour tous les autres qui voudraient en déduire des vérités générales. Il a écrit un livre passionnant où il exprime surtout son amour profond envers ces petites sociétés conservatrices sans État, les seules, selon lui, à offrir à leurs citoyens liberté, égalité et fraternité véritables.

Commençons donc par l'énumération de ses qualités. M. Pestieau a très bien compris les relations complexes existant dans les sociétés tribales entre la guerre, le commerce et la diplomatie. Se fiant à la théorie lévi-straussienne de la guerre, il démontre que Clastres et Sahlins ne font que développer des aspects différents de cette même théorie et qu'ils ne se contredisent pas vraiment. Il ajoute cependant que la complémentarité structurale ne suffit pas en elle-même pour faire la paix, et démontre que chaque culture possède son *habitus* de pratiques bien établies pour transformer les dispositions psychologiques des combattants.

Nous avons aussi beaucoup aimé la discussion de l'arbitrage chez les Kalinga. L'auteur y met bien en valeur ses connaissances personnelles de l'île de Luzon septentrionale. Dans une analyse extrêmement perspicace des sources ethnographiques, il reconstruit le rôle de l'arbitre chez les Kalinga. Ce

rôle est présenté comme un élément d'un système égalitaire qui semble se transformer «subrepticement» (p. 97) en système stratifié. M. Pestieau lie ce changement à l'évolution de la culture du riz chez les Kalinga: on trouve de plus en plus de terrasses irriguées (au lieu de brûlis), où la tenure est individuelle (tandis que celle des brûlis est collective), et ce sont bien sûr les arbitres qui s'approprient nombre des terrasses. L'auteur parle de l'arbitrage comme moyen de rétablir la paix dans une société sans État; il émerge pourtant de cette institution «une classe de propriétaires, bien nantis et bien placés pour devenir des notables» (p. 98).

La qualité principale des peuples sans État est selon l'auteur leur conservatisme, leur maintien de la coutume. En se passant de gouvernement, ils se vouent au *statu quo*. Ils restent «sans histoire», contents de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont (p. 107). À cet égard, M. Pestieau accepte pleinement les idées de Jean-Jacques Rousseau, car celui-ci ne voulait pas rétablir l'état de nature mais plutôt protéger «les possibilités intermédiaires»... entre celui-ci et «l'état de civilisation, garanti par un Léviathan» (p. 9). Il s'agit ici des sociétés tribales d'horticulteurs qui auraient trouvé «un équilibre culturel jugé satisfaisant» (p. 103).

Nous devons maintenant signaler quelques imperfections qui sont évidentes, surtout dans la première moitié de ce texte. D'abord, l'auteur présente parfois des données et des arguments très schématiques, comme dans la discussion à propos des Nuer et des sociétés segmentaires. Il affirme que, dans ces sociétés, «la possibilité de négocier le prix du sang (dans les conflits entre frères) ne sera jamais trop éloignée», que les fissions et les fusions chez les Nuer «se font toujours selon l'ordre lignager» et que la guerre ne crée pas de solidarités nouvelles (p. 38, 46). Pour M. Pestieau, il y a en somme deux types de sociétés tribales: celles qu'il connaît et qu'il interprète assez bien, et celles qu'il n'a jamais vues, auxquelles il impose des modèles très robotisés et improbables. À ces modèles, il ajoute gratuitement certains fantasmes girardiens, imputant aux guerriers des sociétés tribales la «régression infantile dans la soumission à l'autorité» et supposant que les prophètes mènent leurs fidèles où ils veulent.

Parfois, M. Pestieau prend un peu de distance par rapport à René Girard (p. 54), mais il oublie trop souvent que celui-ci se pose beaucoup de questions auxquelles les ethnologues n'ont pas donné de réponse. René Girard puise ses théories dans les profondeurs de sa propre âme occidentale. Ainsi, aucun ethnographe n'a jamais observé, même chez les Yanomami, cette licence de tuer ses beaux-frères ou de s'adonner à la violence primordiale, ces règles de

l'obéissance aveugle et de la régression infantile dont parle volontiers Girard. Pestieau cite souvent ces fantasmes comme s'il leur attribuait une validité, alors que son expérience personnelle devrait lui inspirer des doutes.

Car Joseph Pestieau explique lui-même les guerres des Yanomami et des Kaingang par une théorie totalement anthropologique, justifiée par un long discours prudent et équilibré. Cette théorie impute la guerre à «l'absence de corps sociaux séparés les uns des autres, chacun étant uni par une solidarité prévalant contre toute autre solidarité avec l'extérieur» (p. 69). Voilà l'une des meilleures explications de la guerre disponibles en anthropologie, proposée déjà en 1953 par Elizabeth Colson et reprise depuis par d'autres africanistes, par des américanistes comme Murphy, et par tous les ethnographes des Philippines depuis Barton.

Cette explication de la guerre est pourtant loin de faire l'unanimité, car Koch (1974) a démontré qu'elle n'explique pas les cas de la Nouvelle-Guinée. Prenons par exemple celui des conflits entre deux villages liés par un mariage récent. Selon la théorie de Pestieau-Colson, il en résulterait des «loyautés divisées» et on ferait tout pour éviter la guerre. Or il existe une règle, presque partout en Nouvelle-Guinée, selon laquelle les personnes effectivement liées par l'alliance matrimoniale ne doivent jamais se battre. Elles laisseront donc les autres se faire la guerre à leur gré sans que personne ne puisse leur demander de sacrifier leurs alliances matrimoniales aux intérêts communautaires. Évidemment, les «loyautés divisées» n'empêchent les guerres que dans les sociétés où les règles définissent ces loyautés comme étant également fortes.

Ce livre offre plusieurs éléments qui pourraient être très utiles dans les cours d'introduction à l'anthropologie politique. Les questions essentielles sur les sociétés sans État sont bien posées et l'enthousiasme de l'auteur se communiquera aux étudiants. Sur le plan théorique pourtant, on ne peut que s'interroger sur la viabilité de ce modèle rousseauiste, contredit par l'auteur même, quand il cite le cas exemplaire des Kalinga et démontre le lien intime entre l'évolution des rizières irriguées et l'émergence d'une stratification sociale de type féodal. Cependant, il ne faut pas sous-estimer les mérites d'un livre comme celui-ci, qui pose très sérieusement des problèmes de théorie générale esquivés par la plupart des anthropologues, et qui nous invite à explorer les valeurs de fond du tiers-monde.